

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

52 NUMÉROS ILLUSTRÉS, 24 FEUILLES DE PATRONS PAR AN
PARIS
Un an, 12 fr. — Six mois, 6 fr. — Trois mois, 3 fr.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 14 fr. — Six mois, 7 fr. — Trois mois, 3 fr. 50.

ABONNEMENTS ET VENTE
AUX BUREAUX
DU MONDE ILLUSTRÉ ET DU MONITEUR UNIVERSEL
13, quai Voltaire, Paris

52 NUMÉROS, 52 GRAVURES COLORIÉES ET 24 FEUILLES DE PATRONS
PARIS
Un an, 24 fr. — Six mois, 13 fr. — Trois mois, 6 fr. 75.
DÉPARTEMENTS ET ALGERIE
Un an, 25 fr. — Six mois, 13 fr. 50. — Trois mois, 7 fr.



1. TOILETTE DE DINER OU DE RÉCEPTION, DESSINÉE SUR LE MODÈLE DE M. KINGSBURY, PAR GUSTAVE JANET.

et un volant tuyauté que surmonte une garniture à plat découpée à dents; l'intervalle des dents est rempli par des lacets de soie qui s'en re-croisent. Cette même disposition se retrouve autour du corsage dont les basques sont ornées des mêmes dents jointes l'une à l'autre par des lacets, et aux manches, où ces dents forment comme des crévés. Le modèle, très-riche, nous a été fourni par la maison King-sbury, 7, rue Scribe.

2-3. Coiffure grecque pour dîner ou soirée, vue par devant et de côté. — Cette coiffure peut s'exécuter avec les



2. COIFFURE GRECQUE (DEVANT).



4. COIFFURE D'INTÉRIEUR (DEVANT).



3. COIFFURE GRECQUE (DEBRIÈRE).

4-5. Coiffure d'intérieur. — Devant, une natte en diadème très-étroite sur le bandeau ondulé; dos, les cheveux ondulés dans un filet. La pointe des cheveux est frisée en marteau; le tout est resserré par le nœud spécial monté sur fil de fer. Cette coiffure est très-pratique et très-facile à composer. — Modèle de la maison Philippe.

6-7. Coiffure de dîner. — Nœud gordien en cheveux au-dessus des petites mèches du front. Deux grandes nattes maintenues au sommet de la tête par la grande bande Isabeau en écaillie blonde; les nattes passent et repassent de côté et devant dans trois autres petites boucles semblables. — Modèle de la maison Philippe.

8. Dentelle en guipure Renaissance. — Pour cette dentelle, il faut du lacet spécial, dit lacet Renaissance, de la largeur exacte donnée par le dessin, et dont le prix au Sphinx est de 6 fr. la pièce. On dresse sur papier pelure ou sur moleskine tous les contours du dessin, puis on cond son lacet Renaissance avec le plus grand soin. Du bûissage de ce lacet dépend toute la régularité du travail; il faut donc y apporter le plus grand soin, s'appliquer à bien arrondir les courbes extérieures; l'intérieur se régularisera par un léger point cordonné, que l'on exécutera avant de faire les jours.

SOMMAIRE
GRAVURES : Toilette de dîner ou de réception. — Coiffures d'intérieur, de dîner et de théâtre (6 dessins). — Dentelle en guipure Renaissance. — Koran sur canovas Java. — Bande de tapisserie. — Cousin en application. — Bande au crochet tunisien. — Costume de promenade (devant et dos). — Costume de fillette. — Costume d'intérieur. — Rébus.
SUPPLÉMENT : Planche de modes colorées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette de dîner ou de réception en faille mastic. — La jupe, sans tunique, est couverte de garnitures de genres différents, qu'il serait inutile de détailler, notre dessin étant suffisamment explicite. Les deux pans de faille plissés à petits plis qui retombent par côté sont rapportés en sus des autres garnitures; à ce plissé, s'attachent deux larges biais qui garnissent le devant de la robe et sont plissés sur le côté gauche par deux nœuds de faille; dans le bas de la jupe, par devant, se trouve un volant plissé



5. COIFFURE D'INTÉRIEUR (DEBRIÈRE).

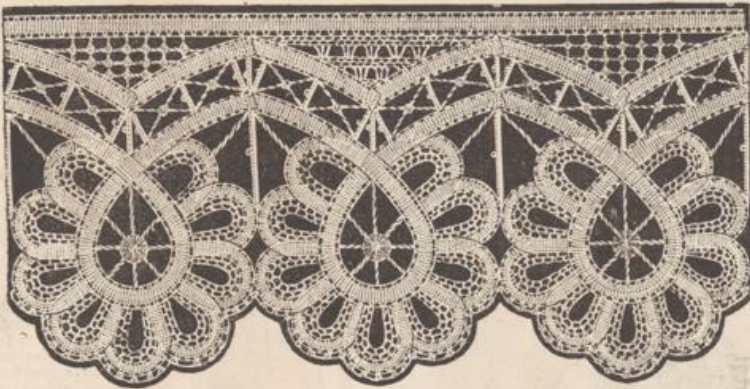


6. COIFFURE DE DINER (DEVANT).
MODÈLES DE LA MAISON PHILIPPE.

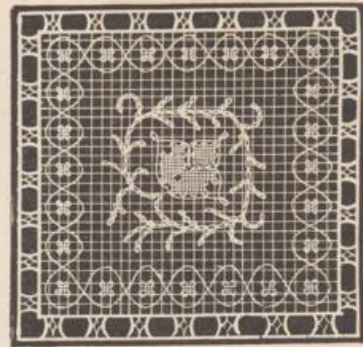
cheveux naturels; néanmoins, la natte qui retombe derrière est trop épaisse pour qu'il soit permis à beaucoup de femmes de l'exécuter avec leurs propres cheveux. On la rajoute donc après avoir précédemment composé l'édifice du devant au moyen de crépés* recouverts de cheveux lisses pour former des coques. Les bandelettes sont en velours noir, bleu ou rouge, brodées d'une grecque en perles. — Modèle de la maison Philippe, 13, rue Royale.



7. COIFFURE DE DINER (DEBRIÈRE).



8. DENTELLE EN GUIPURE RENAISSANCE.

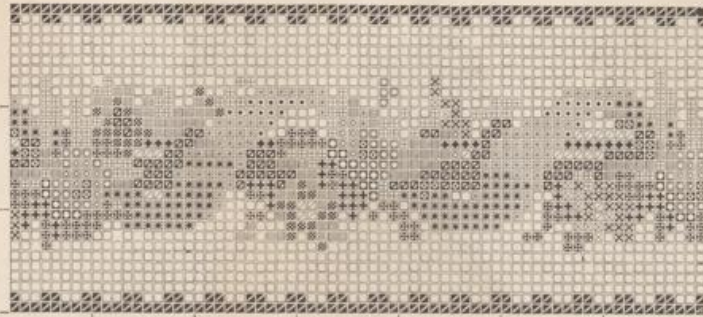


9. CARRÉ EN BRODERIE SUR FILET.

Pour ce dessin, il faut d'abord bâtir toutes les dents; le lacet se remplit sur lui-même vers le centre, pour recommencer une nouvelle dent. Le second lacet, qui se pose après, servira de pied à la base de ces dents, qui s'y réuniront par un point cordonné fait très-soigneusement et bien proprement.

Lorsque tout est bien en place, on prend du fil à dentelle, et on exécute d'abord les grandes roues du centre; puis les points de tulle ou d'épingles qui remplissent le vide de chacune des dents entre les points du tulle, et ce qu'on appelle épingles dans la dentelle; il y a la différence, que, dans les épingles, chaque rang est cordonné au retour, avant d'en commencer un, ce qui n'est pas dans le point de tulle ordinaire.

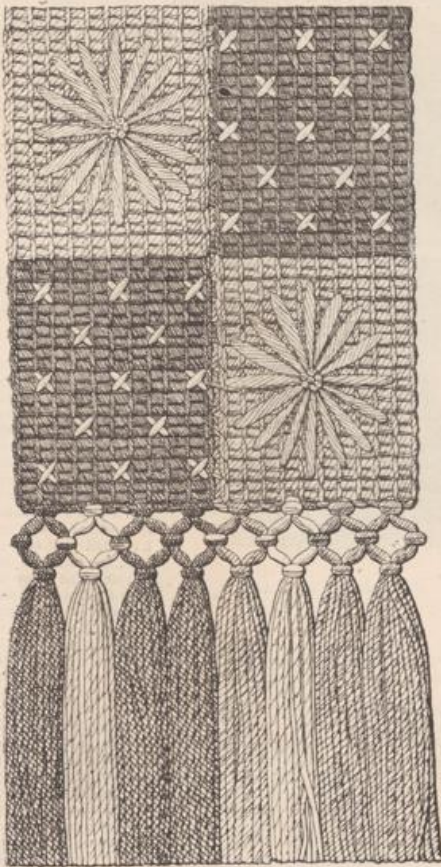
Il ne reste plus que les barrettes vénitienes festonnées ou cordon-



10. TAPISSERIE. ■ Havane. ■ Havane foncé. □ Havane clair. □ Havane très-clair. × Rouge. ■ Rouge passé. □ Rose. ■ Rose foncé. □ Rose pâle. ■ Rose très-pâle. ■ Vert. ■ Vert foncé. ■ Vert pâle. ■ Vert très-pâle. ■ Lilas foncé. ■ Lilas pâle. ■ Bleu. ■ Bleu pâle. ■ Bleu très-pâle. ■ Jaune d'or.

nées qui maintiennent les fleurs à la galerie et régularisent même celle-ci, dont les ondulations du pied sont aussi remplies par des jours variés dont vous avez la définition dans les numéros de l'an dernier.

9. Carré en broderie sur filet, pour dessus de pelote, corbeille, etc. Ce modèle, si léger et si gracieux, n'a besoin d'aucune explication: le travail en est assez clairement indiqué par notre dessin. Dans un de nos prochains numéros nous publierons le fac-similé et les détails d'un grand voile très-curieux, en guipure de Cluny, dont nos artistes achevent en ce moment la reproduction. Il y aura là, pour nos abonnés, un travail charmant à exécuter. Notre petit carré d'aujourd'hui pourra également trouver son emploi parmi les nombreux motifs qui ornent le grand voile que nous annonçons, et



12. BANDE AU CROCHET TUNISIEN.



11. COUSSIN EN APPLICATION DE CRETONNE SUR TOILE OU SATIN REPRÉSENTANT UN COQ.

dent les lectrices de la *Revue* se montreront, je crois, satisfaites.

40. Bande en tapisserie. — Demander au Sphinx les soies, laines et canevas nécessaires pour exécuter cette jolie bande de tapisserie. Il est inutile d'indiquer son emploi; elle se prête à toutes les ornements de l'ameublement aussi bien qu'à une foule de petits ouvrages d'agrément. Les couleurs à employer sont indiquées sous le dessin à côté des signes qui les représentent.

41. Coussin en application de cretonne sur toile ou satin. — Il faut d'abord découper à bord des contours les cretonnes que l'on veut appliquer, puis on les dispose, un peu à son goût, et en tâchant de composer un ensemble qui se coordonne bien, ou rend adhérente cette cretonne à la toile par des points perdus faits au bord, exécutés en fil d'Alsace de nuance neutre; puis, lorsque tout est bien en place, on se compose un assortiment de toutes nuances de soie d'Alger dédoublées; puis on jette sur ces bords des points lancés exécutés en ligne horizontale; ensuite on accentue les nervures, les coutures, par d'autres soies; il faut, pour ce travail, beaucoup de goût. Il ne peut y avoir de règle définitive à donner, tout est laissé un peu au libre arbitre de la travailleuse; ce genre a beaucoup de vogue en ce moment, et ce n'est pas étonnant, car, sans se donner un mal extrême, on arrive à créer un objet qui a un certain mérite artistique.

On trouve au Sphinx le coq dont nous donnons le dessin, tout préparé, échantillonné avec l'assortiment de soie nécessaire, pour le prix de 25 francs; si on le veut tout terminé, il faut mettre 30 francs; sur satin, c'est 3 francs plus cher.

42. Bande au crochet tunisien pour couverture d'enfant, dessus de lit ou de voiture. — Modèle du Sphinx. — Le modèle de cette jolie bande était rouge et noir, les croisillons en câble jaune et les marguerites ou mais noirs sur rouge, avec points noués en soie jaune dans le milieu.

Mais cette disposition peut être variée et les petits carrés peuvent être bleus et blancs, ou roses et blancs, à volonté. Si l'enfant est voué au bleu, on fera les petites croix en câble blanc sur fond bleu. Ce travail est des plus simples. On monte une bande de 10 points d'une nuance, on fait 11 rangées; puis, au tour de l'allée, on change sa nuance et on fait 11 autres rangs, en raccordant les bandes à côté les unes des autres; on a soin de les contrarier.

43. Costume de promenade en cachemire de l'Inde gris orné de faille. Le jupon est en faille; il est orné dans le bas d'un volant plissé en faille surmonté d'un bouillonné tiré froncé deux fois en trois places; les deux têtes du bouillonné sont doublées de faille grise, et le coquille est formé par des points qui le fixent de façon à laisser voir la faille qui double. La tunique, en cachemire, forme tablier rond par devant, et deux pans carrés retombent sous deux grosses coques; un biais de faille posé en dessus d'un plissé de faille entoure le tablier; le même biais encadre les pans carrés, mais n'est pas accompagné du plissé de faille. Corsage en cachemire à basques fermées par devant, lisérées de faille. La basque se prolonge sur les côtés et est ornée d'une petite poche. Ruche de cachemire autour du cou, se transformant en revers sur le corsage. Manches à coude avec revers doublé et liséré de faille, partagé par un biais

de faille. Nœud de faille sur le biais posé sur le devant de la jupe. Le premier côté de notre dernier supplément contient les patrons en grandeur naturelle de ce costume, fig. 11 à 13. Modèle de M^{me} Kingsbury.

44. Costume de promenade (dos). — Même costume que le modèle 13, vu de dos. La basque est découpée derrière et forme postillon, sur lequel est posé un nœud de faille.

45. Costume de fillette en vigogne bleu barbeau. Le jupon se termine par un volant plissé; au-dessus de ce volant est posée une bande de fourrure marionne, astrakan ou petit-gris. La seconde jupe, sans garniture, est simplement relevée un peu sur les hanches. Corsage plat et mon-

Manches unies, avec revers en biais, à carreaux traverse, et nœud de faille sur le revers. L'encolure en cœur est ornée d'un revers qui se redresse pour faire petit col carcan. — Modèle de la maison Kingsbury.

E. BOUGY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette de faille pour dîner ou réception de jour. — Le jupon est à traîne et forme un large pli quadruple par derrière, coupé dans toute sa hauteur par un biais de velours sur lequel sont semées des étoiles de jais. Le jupon est garni devant d'un volant qui va grandissant jusqu'au pli quadruple. Un lé de velours noir se fronce des deux côtés, forme tunique ouverte par devant et va se draper sous le pli de la jupe. Corsage de faille, avec manches de velours garnies d'un plissé de faille dans le bas. Le corsage est rayé devant et derrière de biais de velours semés d'étoiles de jais.

Robe de faille grise, avec ornements de velours violet. Le jupon est rond, garni d'un petit volant dans le bas, surmonté d'un grand plissé de velours violet dont les godets sont séparés par des bouillonnés de faille. La tunique ne fait qu'un avec le corsage; elle forme tablier rond par devant. Ce tablier est drapé sur les hanches par trois fronces qui se répètent derrière et retombent en longue traîne. Un biais de velours violet encadre cette tunique. Le bas de la jupe se termine par un biais beaucoup plus large. Un nœud de velours violet, irrégulier de forme, se pose au bas des fronces. Il faut observer que le pouf n'existe pas et que les fronces semblent brider la jupe par derrière. Manches de velours, ornées de plissés de faille grise. Col carcan, en velours doublé de faille. — Modèle de M^{me} Céline, 23, rue Neuve-Saint-Augustin.

COURRIER

DE LA MODE

Parmi les cadeaux d'étrennes qui reçoivent toujours un bon accueil, il faut mettre en première ligne l'éventail, ce petit accessoire de toute toilette du soir, qui a son incontestable utilité et qui se prête si bien à toutes les fantaisies du luxe et de l'art. L'éventail peut être, en effet, une merveille artistique digne d'être offerte à la femme la plus élégante, ou un gracieux objet dont peut se parer la jeune fille la plus simple et la plus modeste. Il suffit, pour le prouver, de donner la nomenclature des différents genres d'éventails que l'on trouve à la parfumerie Ninon, et dont les modèles ont été créés par elle. Voici, par exemple, l'éventail en batiste blanche, bleue, mauve, verte, avec peinture, à 5 fr. 75, 7 fr. 50. L'éventail, soie, satin ou taffetas bleu, rose ou blanc, à 7 fr. 50, 9 fr. 50; l'éventail blanc en soie unie à 9 fr. 50, 12 fr., 15 fr. et 18 fr. Je ferai remarquer en passant que le grand éventail grand est un peu démodé; en général, l'éventail ne mesure maintenant guère que de 26 à 30 centimètres de haut, et je ne peux qu'approuver cette heureuse modification; un éventail trop grand est toujours disgracieux. Je reprends mon énumération. L'éventail *soûhait* en satin blanc avec lettre initiale et écusson; à monture blanche et découpée, qui est un très-joli, éventail de soirée ou de



13. COSTUME DE PROMENADE. (VOIR LES PATRONS SUR LE DERNIER SUPPLÉMENT)

14. COSTUME DE FILLETTE.

tant, à basques rondes, garni de la même bande de fourrure que le volant. Manches à revers entourés de fourrure.

46. Costume fait de deux étoffes semblables comme tissu, l'une unie, l'autre à carreaux écossais. Le jupon est gris feutre uni; le volant qui est au bas de ce jupon est pris en biais dans une mince étoffe à carreaux écossais de plusieurs teintes de bleu. Le tablier, en biais pris dans l'étoffe à carreaux, est zébré de pattes en étoffe unie, lisérée de faille bleue, et ornée d'un plissé. La tunique est faite par derrière mi-partie en étoffe unie et mi-partie en étoffe écossaise. La partie en étoffe unie est lisérée de faille bleue; la partie en étoffe à carreaux est ornée d'un biais de cette même faille. Corsage à carreaux fait à basques, avec poches en laine unie posées sur le côté et attachées à la basque.



1874

Maison de Fabron, imp. Paris

N° 154

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Crochets de Mad^{me}. Colons, 22, r. St. Augustin.

Gants de la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre Septembre.

do

fai

roi

lie

ell

aus

Le

côt

f

sat

cre

pet

se

ren

ton

poli

bor

d'A

tre

est

con

de

sole

puir

b-r

exé

ron

cen

cou

sole

trav

gou

avoi

à de

un

de

gen

vog

et c

car,

mal

à c

un

tiqu

O

le e

non

préj

ave

sole

prix

le y

faû

sur

plus

41

che

vert

sus

- N

Le i

han

noir

câhl

gué

sur

nou

dani

M

peut

petit

être

rose

lont

vou

les

lié

Ce

simp

hani

d'ur

ran,

de l

nuai

autr

dau

les

a so

42

mer

l'ac

dau

lont

beul

form

faill

ronc

gros

de f

carr

sage

de f

d'un

tran

avec

théâtre pour jeune fille; son prix est de 25 fr. Autre éventail en satin noir, monture noire, à jour, 25 fr. A celles de nos lectrices qui ne craignent pas l'originalité, je recommande l'éventail *pistolet*, avec lequel on a l'air armée en guerre, d'autant plus que le petit bruit que produit la gachette, lorsqu'on la presse du doigt pour faire développer l'éventail, cause une impression tout imprévue et qui ne laisse pas que d'étonner lorsqu'on n'est pas prévenu. Cette arme... très inoffensive s'accroche à la ceinture par une boucle en cuir, ce qui complète l'illusion. L'éventail pistolet en cuir de Russie rouge ou noir, avec son étui, coûte 38 fr.; moins riche, et dans la même forme, 29 et 19 fr. Mais le plus charmant est certainement le plus cher. Dans un genre plus modeste, l'éventail en bois de violette

très-parfumé, avec gland et anneau pour le suspendre à la ceinture. L'éventail Louis XV, très-artistique, feuille soie, monture ivoire végétal, genre ancien avec peinture, coûtant 55 fr. et 70 fr. Éventails en nacre d'Orient, c'est-à-dire teintés, avec feuilles de soie sur lesquelles sont peints des bouquets de fleurs, géraniums, violettes, lilas, à 58 fr. et 75 fr.; ou des sujets à personnages, à 90 fr., à 120 fr. et au-dessus. Comme éventail de luxe, de corbeille de mariage, l'éventail en nacre, ébène noire sculptée, avec feuille de satin, recouverte de Chantilly, de point à l'aiguille, à 175 fr. L'éventail ne se porte plus à la main, on le suspend à une chaîne, et c'est là encore un objet d'étrennes à signaler à nos abonnées. Il en est à trois branches pour suspendre l'éventail au milieu, la montre et le flacon de chaque côté, ou bien le flacon et un petit miroir biseauté, en vieil argent, ou doré et argenté. Cette châtelaine à trois chaînes coûte depuis 29 fr. jusqu'à 150 fr. La châtelaine simple, pour éventail seulement, vaut 2 fr. 75, 5 fr. 90, 9 fr., 12 fr., 15 fr., etc. La châtelaine pour montre seule, et il en est de très-jolis modèles, vaut 15 fr. et 16 fr.; plus belles, à 25 fr., 35 fr. et 55 fr. Tous ces objets se trouvent à la parfumerie Ninon, qui vient également de faire faire d'élégantes boîtes à gants de prix tout différents.

Il est très-rare qu'un cadeau de ce genre ne cause un très-vif plaisir à toute personne à qui il est offert. Je puis citer encore des sachets à mouchoirs et à gants très-parfumés, à 2 fr. 75, 4 fr. 50, 9 fr., 15 fr.; des coffrets de parfumerie, à 19 fr., 25 fr., 35 fr., 48 fr. et 58 fr.; enfin je renvoie celles de nos abonnées qui voudraient offrir en étrennes tout objet du ressort de la parfumerie à M^{me} Lecomte. Il faut lui écrire directement, 31, rue du Quatre-Septembre, et avoir soin de mentionner, avec le genre du cadeau qu'on désire faire, la somme qu'on est disposé à consacrer à cette acquisition. Ce moyen est d'autant meilleur que M^{me} Lecomte s'engage à échanger les objets qui ne plairaient pas entièrement.

Je crois aussi devoir rappeler à mes lectrices qu'il est certains cas où on peut se permettre d'offrir un vêtement, une robe. Une femme âgée, par exemple, très-liée avec la famille d'une jeune fille, ne saurait blesser en aucune façon l'amour-propre en donnant une robe à cette dernière; de même pour une sœur aînée à sa sœur cadette; une grand-mère à sa petite-fille. Je rappelle donc à nos abonnées le cachemire de l'Inde de la maison Lehoussel, qui fait de si ravissants costumes, en teintes foncées pour la rue, en teintes claires pour le soir, le spectacle, les diers inti-

mes. Il en est de même du crêpe de Chine, cette étoffe si souple, si brillante, qui compose les plus merveilleuses toilettes de soirée, et je ne pense pas qu'il se trouve une seule de mes jeunes lectrices à qui un semblable présent ne fit le plus grand plaisir. M. Lehoussel envoie *franco* tous les échantillons que l'on désire. Il faut écrire pour cela directement à la maison de l'Union des Indes, 1, rue Auber.

Les bijoux forment aussi une série d'étrennes qu'on peut offrir à des parents. Il en est évidemment de tout prix, mais en général les bijoux de bon goût coûtent cher, car c'est autant la main d'œuvre et le travail artistique qui se payent que la matière précieuse dont est fait l'objet. La mode des porte-bonheur n'est point tombée, au contraire; on pourrait même dire que presque tous les bracelets, même ceux d'une

Le porte-bonheur en or simple coûte de 40 fr. à 80 fr. suivant la grosseur. On en fait aussi de ciselés en or de plusieurs couleurs, or rouge, vert ou jaune, mais il me serait impossible d'indiquer ce que valent ces bijoux. Il n'est pas d'objets de toilette et de luxe qui varie autant de prix que les bijoux. Chaque bijoutier cite son renom ou son talent au taux qui lui convient. Le mieux est de s'adresser en toute confiance, comme disent les jeunes gens, à un négociant connu pour son honorabilité.

MARIE DE SAVERNY.

LES

LIVRES D'ÉTRENNES

Continuons la série des étrennes utiles en poursuivant notre revue des livres de la Bibliothèque rose illustrée que la maison Hachette présente cette année à nos enfants.

L'Histoire de mes amis, par Amédée Achard, est un charmant recueil d'historiettes où petite la verve méridionale de l'éminent auteur, se mettant complaisamment à la portée des enfants. Ces amis, dont l'histoire est racontée avec tant d'esprit, « c'étaient de simples bêtes, dit l'auteur, que j'ai eu l'honneur de coudoyer dans la vie et qui ont bien voulu m'accorder leur amitié. » Le premier de ces amis, c'est le singe Mocko, puis c'est le chien Tigra, puis Marianne et Mirza, une autruche et une gazelle. — « Une autruche et une gazelle dans une maison, cela ne se voit guère, » dit l'auteur. Cela seul ne donne-t-il pas envie d'en savoir plus long?

Bigarrette, par M^{me} Zénaïde Fleuriot, est aussi l'histoire d'une bête. — C'est le roman d'une poule. — La jolie poulette que Bigarrette! quelle nature honnête et dévouée! N'est-ce pas à faire honte à bien des créatures humaines! Les aventures de Bigarrette sont nombreuses et pleines d'intérêt. Il y a, dans ce roman d'un volaille, de quoi faire battre le cœur des jeunes lecteurs pour lesquels il a été écrit, et des leçons empreintes d'une charmante philosophie, bien propre à les faire réfléchir.

En congé, c'est un autre charmant livre de M^{me} Zénaïde Fleuriot, qui réunit de la façon la plus attrayante l'utile à l'agréable. Dans le récit des aventures de ces écoliers en vacances, les jeunes lecteurs reconnaîtront leurs petits défauts, leurs travers et aussi leurs qualités; ils y trouveront encore des

notions intéressantes sur la Bretagne, sur les choses de la mer, sur l'histoire naturelle, habilement amenées par l'auteur. Et quelles délicieuses illustrations! quels charmants tableaux que ces dessins représentant les diverses scènes des pérégrinations de nos écoliers. Du reste, et c'est tout dire, *En congé* est un des petits romans publiés par le *Journal de la jeunesse* cette année.

Nous autres, par M. Girardin, l'auteur des *Braves gens*, ouvrage couronné dernièrement par l'Académie, est encore un de ces ravissants romans spécialement écrits pour l'enfance, édité en grand format, illustré de cent quatre-vingt-deux gravures par Bayard. Rien de plus sain et de plus émouvant à la fois que cette histoire d'une honnête famille, de ces honnêtes gens qui se font comme une devise de noblesse avec cette expression, « nous autres, » qui les main-



15. COSTUME DE PROMENADE (100S).

16. COSTUME D'INTÉRIEUR.

très-grande valeur, affectent cette forme grêle et menue. Les bracelets très-larges se voient en bien moins grande quantité aux vitrines de nos grands bijoutiers; ce ne sont que cercles minces, sur lesquels sont enchâssés des diamants posés les uns après les autres en rivière, ou une réunion de cercles encore plus minces tout en or, ayant au centre une pierre fine. Ces cercles sont au nombre de trois, de cinq, de sept, avec autant de pierres différentes qu'il y a de cercles; ces bracelets sont fixés ensemble ou séparés, ce qui est plus nouveau; on les étage sur le gant, montant jusqu'au coude. Du reste, on ne porte plus un seul porte-bonheur; le genre est d'en avoir à chaque bras un nombre infini de tout genre, de tout prix, de toute espèce, depuis le simple cercle en bois d'olivier, en écaille, jusqu'au jonc d'or couvert de perles ou de diamants.

tient, au milieu de leurs faiblesses et de leur malheur, dans la ligne du devoir. Comme tous ces portraits sont bien tracés ! Le lieutenant Renaud, le vicomte Hector Pavese, le matelot Vacheron, sont des types qui resteront dans le souvenir de jeunes lecteurs de ce chef-d'œuvre.

La fille de Carilès, par M^{me} Colomb, est l'histoire étonnante d'une petite fille qui, fuyant les mauvais traitements de saltimbanques, est recueillie par un pauvre homme, le père Carilès, qui vendait dans les rues de Nantes des petits moulins en papier pour les enfants. Ce brave homme ne se laisse pas arrêter par sa misère pour accomplir son acte de générosité; misérable, il se charge d'une enfant plus misérable que lui; mais il trouve dans sa belle action une double récompense. Je ne dirai pas comment, c'est l'affaire du romancier; j'en laisse toute la surprise aux jeunes lecteurs, qui trouveront dans le livre de M^{me} Colomb un récit intéressant, écrit avec un talent plein de charme. Comme *En congé*, la *Fille de Carilès* est éditée en grand format, illustré de vignettes et de magnifiques gravures.

Parmi tous les livres édités pour les jeunes gens et les jeunes filles de dix à quinze ans par la maison Hachette, le *Journal de la jeunesse* est sans contredit le recueil le plus complet à tous les points de vue. Comme son titre l'indique, cette publication hebdomadaire illustrée, qui forme à la fin de l'année deux magnifiques volumes in-8°, est bien le véritable journal de la jeunesse. Les enfants, en effet, trouvent dans ce recueil tout ce qui peut satisfaire leur curiosité dans les articles d'actualité, de variétés ou de sujets contemporains; tout ce qui peut concourir à leur instruction dans les récits de voyages et d'aventures, dans les causeries sur la géographie, l'astronomie, l'histoire naturelle et les industries usuelles; enfin, dans les nouvelles, contes et récits écrits par des auteurs tels que : J. Girardin, M^{me} de Witt-Guizot, M^{lle} Zénaïde Fleuriot, M^{me} Colomb, M. Eugène Muller, où l'intérêt palpitant du drame inventé pour les jeunes lecteurs, est toujours allié aux plus sages leçons qui frappent d'autant plus vivement les esprits qu'elles sont données sous une forme attrayante.

MARIE DE SAVERNY.

LA ROSE D'ANTIBES

V (suite)

— Je pense, dit Aurore, que c'est bien. Oh! oui, ajouta-t-elle, sans pouvoir retenir plus longtemps les larmes qui l'oppressaient, c'est bien, c'est très-bien.

— Sans doute, mam'zelle, mais ce n'est pas une raison pour pleurer. J'ai eu tort de vous dire cela.

— Oh! non, dit vivement Aurore. Bon M. Marius. Oh! c'est superbe.

— Superbe, mam'zelle, mais ruineux. Et avec ce système-là, on va tout droit mourir à l'hôpital.

— Mais es-tu bien sûre, dit la Rose d'Antibes après un silence, es-tu bien sûre, Catherine, que c'est en accomplissant des bonnes actions comme celle-ci que M. Marius a engagé deux années de son revenu à Salomon?

— Si j'en suis sûre! mam'zelle, mais c'est-à-dire que j'ai des preuves à l'appui, des preuves pleines les mains. Brave M. Marius! le voilà tout de même dans de grands embarras, et soit dit sans médisance, c'est la faute de votre père, mam'zelle.

— Catherine!

— Oui, mam'zelle, vous ne m'empêcherez pas de dire que pour un homme d'âge, un homme ancien, votre père agit légèrement en n'envoyant M. Marius faire le service de sa clientèle que chez de pauvres gens où il devait être bien certain que la bourse de M. Marius finirait par rester. Dame! on est jeune, on a le cœur sur la main, c'est tout simple. Et pendant qu'il donne ainsi tout aux autres, M. Marius se refuse le nécessaire. Ce n'est pas pour en médire, mais sa garde-robe a fameusement besoin d'être renouvelée. Ses pantalons tombent en ruines, son chapeau est chauve, ses bottes sont invraisemblables, et quant à son habit noir, ne l'ai-je pas surpris l'autre jour en train de passer de l'encre sur les coutures.

— Tu dis!...

— Oui, mam'zelle, de l'encre sur les coutures! c'est sa manière de le rajeunir. Vous avez beau dire, mam'zelle, mais pour souffrir ces choses-là, il faut que votre père, qui les voit, soit, comme on dit, un fier original!

— Catherine! dit Aurore d'un ton lâché, c'est mal, très-mal. Je vous défends de jamais parler ainsi de mon père.

— C'est bien, mam'zelle, je n'en parlerai plus, mais c'est tout de même bien dur!

— Allons, je ne t'en veux pas, c'est ta langue qui est, comme toujours, un peu trop intempérante, dit Aurore, en souriant, après avoir essayé de ses doigts mignons une larme que ses reproches avaient amenés dans les yeux de sa nourrice.

— Mais, ajouta-t-elle, quelqu'un rentre, je crois que c'est M. Marius. Viens, nourrice, je ne veux pas qu'il nous trouve ensemble ici.

Et elle sortit par une porte, emmenant la vieille nourrice, pendant que Marius entra par l'autre.

Marius était alors, comme nous l'avons dit, un garçon de

vingt-huit ans. Malgré les faits qui viennent de nous être révélés par la vieille Catherine, il ne faudrait pas croire que Marius fût un beau ténébreux.

Rien de moins triste, au contraire, et de moins mélancolique que le digne garçon.

D'abord, il chantait chaque matin en se faisant la barbe, ce qui est l'indice certain d'un caractère enjoué, ainsi que nous l'avons lu autrefois dans un almanach de Mathieu Laensberg.

De plus, quoiqu'il n'eût jamais, à l'époque où il étudiait au quartier Latin, mis le pied au jardin Buillon, quoiqu'il ne se fût jamais transformé en alambic dans les brasseries du quartier, quoiqu'il n'eût jamais cassé les plats chez Maguy, il n'en était pas moins très-gai. Il ne redoutait même pas cette verve gauloise un peu gouailleuse et épicée qui faisait la joie de nos pères. Il avait le rire franc, épanoui, bruyant, ce qui pourrait être trouvé d'un goût douteux par une vieille Anglaise toute confite en austérité britannique, mais ce qui sera peut-être apprécié avec moins de rigueur par nos jeunes Françaises.

Maintenant, si vous nous demandez si Marius était beau, nous vous répondrons que nous n'en savons rien. Il avait des pectoraux d'acier, un jarré de fer, une de ces chevelures plantureuses qui font songer à Mirabeau, son compatriote, chevelure où le peigne n'a jamais été assez hardi pour se hasarder, et bien qu'il fût bronzé par le ciel de la Provence, il n'était pas pour cela plus laid qu'un autre.

Au reste, nous éprouvons ici le besoin de faire un aveu. La beauté physique de l'homme ne nous paraît pas à nous très-appreciable. Qu'un homme soit sain, vigoureux, bien bâti, pour nous il est beau, s'il possède la beauté morale, et celle-là, nous avons trois indices infallibles pour la reconnaître : la voix, le regard, le sourire. Nous aimons une voix vibrante, musicale, harmonieuse, non-seulement parce qu'elle charme notre oreille, mais surtout parce que la voix est un instrument dont l'âme est le clavier. Nous nous méfions des voix fausses, comme nous nous tenons en garde contre les regards louches et les sourires contraints. Or, la voix de Marius était pleine et forte, son regard loyal cherchait le vôtre, et son sourire était comme un reflet, — n'y a-t-il pas des sourires qui rayonnent? — de sa candeur et de sa bonté native?

Pendant que nous venons d'esquisser son portrait au fusain, Marius est entré au salon et contemple d'un air pitoyable son pantalon dont le bas est souillé de boue.

— Diable! se dit le jeune docteur, me voilà crotté comme un barbet sans domicile. Tâchons de mettre un peu d'ordre dans ma toilette pendant que je suis seul. Si seulement j'avais une brosse!

— Quand je pense, ajouta philosophiquement Marius, que j'aurais pu acheter un autre habit avec les brosses que j'ai usées au service de celui-ci! Là, voilà qui est fait. Fichre! boutonnons mon habit. Que mon parrain n'aille pas s'apercevoir que ma montre n'est plus à son poste. Eh bien, qu'est-ce donc, mon vieux camarade, tu ne veux pas te laisser bouillonner? Quelle est cette fantaisie? Ah! mon Dieu! est-ce moi qui grandis, ou si c'est lui qui... C'est lui, c'est lui!... Pauvre habit! en vieillissant, il se racornit... Bah! laissons-le ouvert... Parrain ne s'apercevra de rien; mais M^{lle} Aurore!... Ah! il est temps que quelque client fortuné vienne me tirer d'embarras!... Est-ce aujourd'hui qu'il se présentera?... Probablement... Il est arrivé une cargaison d'Anglais, hier, à la villa Brougham. Parmi eux, il y en aura bien quelqu'un qui viendra réclamer mes soins. Mon parrain a raison, dix mille francs d'honoraires; et je lui demanderai d'avance. Il faut bien que je me mette en mesure avec Salomon. Je reprendrai ma montre, mes bijoux, je dégagerai mes deux années de revenu. Et avec le reste, que pourrai-je bien faire?... Ah! d'abord, j'achèterai un cheval pour M^{lle} Aurore. Sera-t-elle gentille avec son amant et ses cheveux coiffés sous son petit chapeau. Il me semble la voir, il me semble l'entendre : « Ah! monsieur Marius, pas si vite, je vais tomber! » Car j'achèterai un cheval aussi pour moi. Il faut bien que je l'accompagne. Voilà qui est dit. Pour le moment, je bornerai là ma dépense. Mais non, c'est impossible, il me faut aussi une bibliothèque. Il y a bien ici celle de parrain, qui est superbe, mais cela ne me suffit pas. Moi qui n'ai pas cependant la bosse de la propriété, quand il s'agit de livres, j'aime à dire : mes livres! C'est si bon, c'est si doux, quand on est rentré le soir chez soi, de pouvoir, assis dans un bon fauteuil, les pieds dans ses pantoufles, faire cercle en compagnie de ces excellents amis qu'on appelle Tacite, Shakespeare, Dickens, Molière, Balzac, Victor Hugo!... Oui, j'achèterai une bibliothèque, c'est indispensable.

Et, tout en récitant ainsi la fable du Pot au lait, Marius lustrait son chapeau du mieux qu'il pouvait, passait une dernière fois l'inspection de sa toilette; et, sans doute, en chanté de son examen, s'écriait gaiement :

— Parfait!

— Admirable! dit Aurore qui, entrée sans bruit depuis un instant, avait pu suivre tout à son aise le manège de Marius.

— Mademoiselle... balbutia Marius, dont les joues brunes se couvrirent à l'instant du plus beau vermillon.

— Quand un jeune homme de vingt-huit ans habite la mai-

son d'un vieux docteur, côte à côte avec une jeune fille qui aura dix-sept ans bientôt; quand cette jeune fille est belle comme le soleil levant, fraîche comme la brise qui souffle au mois de mai dans les bois d'orangers derrière lesquels se cache Cannes la coquette; quand cette jeune fille a des cheveux à désespérer tous les coloristes vénitiens; quand elle s'appelle Aurore, la Rose d'Antibes, et que le jeune homme a nom Marius, il en devient infailliblement amoureux, vous l'avez déjà deviné, madame. Si vous ne l'avez pas deviné, c'est que vous n'avez pas vingt ans, et alors vous êtes bien heureuse.

Marius aimait donc Aurore, voilà qui est convenu. Quant à la fille du docteur... Mais la suite de notre récit vous en apprendra plus que nous ne voulons vous en dire ici.

VI

Le pauvre Marius était donc demeuré tout pantois devant Aurore qui lui riait au nez de la plus belle façon du monde, ce qui ne contribuait pas infiniment à rassurer Marius. Enfin elle eut pitié du malheureux docteur, et, pour faire cesser son supplice, elle se dirigea vers l'embrasure d'une fenêtre où se trouvait sa table à ouvrage.

Pendant qu'Aurore prenait sa broderie, Marius avait fait tous ses efforts pour trouver une phrase extrêmement spirituelle à lui débiter; comme ses efforts ne paraissaient pas devoir être couronnés de succès, il fit quelques pas en arrière, espérant, par une savante manœuvre, pouvoir gagner la porte du salon et sortir sans être aperçu. Mais Aurore le suivait le œil, — les femmes ont des yeux devant, derrière, à droite, à gauche, partout! — et, au moment où Marius tournait le bouton de cristal de la porte du salon, Aurore se décida à rompre le silence.

— Monsieur Marius, dit-elle.
— Mademoiselle?
— Restez donc, j'ai à causer avec vous.
— Vous avez à me parler, mademoiselle?
— Oui. Est-ce que cela vous gêne?
— Oh! du tout, mademoiselle. Au contraire, je suis enchanté que... que... — C'est bête comme tout, ce que je lui dis-là, ajoutait-il à part lui.

La Rose d'Antibes montra un fauteuil au jeune homme, — Asseyez-vous là, lui dit-elle. Nous avons bien une demi-heure à nous pour causer avant le dîner?

— Tout le temps que vous voudrez, mademoiselle.

— Quelle heure est-il?

Marius fit un mouvement comme pour tirer sa montre, mais il se ravisa à l'instant.

— Ah! dit-il en passant la main dans son épaisse chevelure, afin de cacher la rougeur qui, pour la seconde fois depuis cinq minutes, lui montait au front; ah! j'oubliais que ma montre... elle est...

— Elle est?

— Elle est chez l'horloger.

— Ah!

— Le grand ressort est cassé.

— Ah! le grand ressort est cassé! lui dit tranquillement Aurore; eh bien, monsieur Marius, on en mettra un autre.

— Mon Dieu, oui, mademoiselle, c'est ce que je me dis, on en mettra un autre.

— Monsieur Marius, reprit Aurore, je veux vous consulter sur un projet que j'ai formé.

— Je suis prêt à vous entendre, dit Marius en se rassurant.

— Je veux même vous employer comme auxiliaire, si vous y consentez.

— C'est trop d'honneur que vous voulez bien me faire, mademoiselle; mais, en tous cas, vous pouvez compter sur mon dévouement, dit Marius en mettant la main sur son cœur par un geste peut-être un peu trop passionné.

— Je le crois, monsieur Marius, je le crois murmura Aurore en baissant les yeux sur sa broderie, afin de ne pas avoir l'air de remarquer l'ardeur avec laquelle Marius paraissait vouloir la secourir dans l'exécution de ses projets.

— De quoi s'agit-il, mademoiselle?

— D'une pauvre famille d'exilés vénitiens, je crois, qui habite une mansarde à l'autre bout de la ville, sur la route de Grasse.

Marius toussa, passa la main dans ses cheveux crépus et fit une pirouette, afin de dissimuler la rougeur qui empourprait son front.

— Eh bien, monsieur Marius, qu'avez-vous donc? lui demanda Aurore.

— Rien, mademoiselle, rien, balbutia Marius.

Et, se remettant enfin, il dit :

— Ah! une famille vénitienne?

— La connaissez-vous?

— Il y a tant de familles d'exilés vénitiens. Ah! mademoiselle, l'Autriche a dépeuplé Venise; les palais sont fermés, le grand canal est désert et la reine de l'Adriatique...

— Oh! dit Aurore éclatant de son franc et beau rire, pas tant de lyrisme et revenons à nos moutons, bergier.

— Volontiers, mademoiselle. Nous disons donc une famille vénitienne. Nombreuse?

— Oui, composée du père, de la mère et de cinq enfants. Mais vous devez les connaître?

— Peut être, oui... c'est-à-dire, non... En vérité, je ne saurais affirmer.

— Ils sont, dit-on, bien malheureux ?

— Oh! pour cela certainement, mademoiselle. Et c'est d'autant plus triste que ces pauvres exilés ont connu des jours meilleurs. Le chef de la famille porte l'un des grands noms de la République.

— Comment le savez-vous ?

— Ces pauvres gens ne me l'ont pas laissé ignorer, mademoiselle.

— Vous disiez à l'instant que vous n'étiez pas certain de le connaître.

— Je ne me rappelais pas d'abord. Dans le nombre... j'ai tant de clients.

— Enfin, continua Aurore, je m'intéresse à cette pauvre famille.

— Vous avez raison, mademoiselle.

— Et je voulais faire quelque chose pour elle.

— Très-bien.

— Mais j'ai été prévenue par une bonne âme, plus empressée que moi.

— Ah!

Le pauvre Marius, en laissant échapper ce monosyllabe comme un soupir, se fourra la tête dans son chapeau. Aurore feignit de ne pas remarquer son trouble. Elle continua :

— Connaissez-vous, par hasard, ce bienfaiteur anonyme ? monsieur Marius.

— Non, mademoiselle; oh! pour cela, non. Je ne saurais dire, en vérité, que je le connais, répondit vivement Marius.

— Ah! comme c'est fâcheux!

— Pourquoi cela ?

— C'est qu'il parait, monsieur Marius, reprit Aurore d'une voix attendrie, il parait que ce n'est pas la seule bonne action dont il se soit rendu coupable.

— Ah! on vous a dit...

— On m'a dit qu'il est la providence des pauvres de la contrée, pour lesquels il s'impose même les plus rudes sacrifices.

— Bah! qui peut savoir cela ? Ce sont là, croyez-moi, des contes de bonnes femmes auxquels il ne faut pas prêter la moindre attention.

— Ah! monsieur Marius, vous, d'ordinaire, si bon appréciateur des belles actions, pourquoi vouloir déprécier celle-ci ? N'est-elle pas d'autant plus noble qu'elle cache avec plus de soin la main qui sème des bienfaits ?

— Mon Dieu! mademoiselle, je ne dis pas non, mais franchement tout cela n'est pas bien intéressant, et c'est trop longtemps s'occuper de ce prétendu petit manteau bleu.

— Monsieur Marius, permettez-moi de vous faire observer que vous y mettez de l'amertume.

— En aucune façon.

— Mais, encore une fois, le connaissez-vous ?

— Non, mille fois non. Mais vous, vous, mademoiselle, quel si grand intérêt avez-vous donc à connaître cet inconnu, qui, sans doute, tient à garder l'anonymat ?

— Ah! ceci, monsieur Marius, c'est un secret.

— Pardon, je n'insiste pas.

— Ah! je puis bien, toute réflexion faite, reprit Aurore, soulever pour vous un coin du voile. J'ai des raisons de croire, monsieur Marius, que ce mystérieux inconnu est un homme.

— Eh bien, mademoiselle ?

— Eh bien, j'avais des projets sur lui.

— Vous ?

— Moi-même.

— Et quels étaient ces projets ?

— Oh! je ne les ai pas abandonnés; mes projets tiennent encore, et si je puis percer le voile de l'anonyme dont s'enveloppe ce bienfaiteur inconnu...

— Eh bien ?

— Si, comme on me l'affirme, cet inconnu est un homme, si, comme je l'espère, il est libre...

— Que ferez-vous, mademoiselle ?

— Quels que soient son âge et sa figure, je suis décidée à lui offrir, s'il veut bien l'accepter, la main d'Aurore Cochard. Qu'en dites-vous ?

— Moi ? je...

— Allons!...

— Je me suis pris dans un joli traquenard, pensait notre ami Marius.

— Eh bien ?

— Dame! je dis...

— Vous ne dites pas grand-chose jusqu'à présent, s'écria Aurore, incapable de maîtriser plus longtemps une violente envie de rire.

— Ah! mademoiselle, c'est que...

— Voulez-vous que je vous avoue une chose, monsieur Marius ?

— Quel donc, mademoiselle ?

— Un moment, ma nourrice Catherine et moi nous avons cru de bonne foi que c'était vous.

— Ah! vous avez cru...

— Mais ce n'était pas vous. Voilà un point acquis au débat, comme dit M. Leroux. Cherchons donc ailleurs.

— Si c'était moi cependant ? reprit Marius après un moment de silence pendant lequel Aurore jouissait du trouble où elle le voyait.

— Si c'était vous, monsieur Marius, vous me l'auriez avoué là, tout à l'heure, quand je vous l'ai demandé.

— C'est vrai, vous me l'avez demandé tout à l'heure, et moi j'ai dit...

— Vous n'avez dit que vous ne connaissiez pas celui que je cherchais.

— C'est pourtant vrai que je vous ai dit cela. Mais, vous mademoiselle, n'avez-vous pas mis peut-être un peu trop de bonne volonté à ajouter foi à mes paroles ?

— Et pourquoi ne vous aurais-je pas cru ?

— Parce que, vous savez bien que je vous trompais! s'écria Marius, éclatant enfin.

— Vous me trompiez, monsieur Marius ? Voilà un vilain mot.

— Oh! mademoiselle !

— Et pourquoi me trompiez-vous ?

— Oh! pour toutes sortes de bonnes raisons, je vous l'assure. Mais, maintenant, vous mettez un tel prix à la découverte de la vérité, que je ne peux ni ne veux plus vous la taire plus longtemps. Oui, mademoiselle, le petit manteau bleu, c'est moi, c'est bien moi.

Par un geste d'une innocente, mais admirable coquetterie, la Rose d'Antibes mit un doigt sur ses lèvres :

— Bien vrai ? dit-elle.

— Punissez le coupable, répondit Marius en ployant le genou devant Aurore avec une bonne humeur qui n'était pas sans grâce.

— Ah! je savais bien, s'écria Aurore en frappant dans ses mains, je savais bien que vous l'avoueriez !

— Oui, mille fois oui, je l'avoue; mais, vous, mademoiselle, souvenez-vous de votre promesse.

De sa blanche main, la Rose d'Antibes fit un geste de dénégation que démentait un sourire attendri.

— Ne devinez-vous donc pas, dit-elle, que j'ai employé ce stratagème afin de savoir la vérité ?

— Ah! mademoiselle, mademoiselle! répondit Marius d'un ton de reproche.

En voyant l'angoisse se peindre sur les beaux traits du jeune homme à cette petite malice, la Rose d'Antibes perdit bien vite son assurance. Elle baissa la tête, son sein se gonfla, son petit cœur battit la chamade et son aiguille alla de çà de là sur la broderie, traçant au hasard les festons les plus irréguliers.

Marius la contempla un instant, tout enivré de ce trouble et de ce silence, plus éloquentes que les plus longs discours; puis, se rapprochant doucement, il lui dit à voix basse :

— Un stratagème! vous dites un stratagème? Pourquoi donc alors votre aiguille tremble-t-elle ainsi dans vos doigts ?

La jeune fille rougit et se troubla de plus en plus, mais sa gaieté et son enjouement habituels eurent bien vite repris le dessus :

— Ce n'est pas mon aiguille qui tremble, dit-elle, c'est vous, monsieur Marius, qui avez la vue trouble.

— Eh bien, oui, j'ai la vue trouble et la voix mal assurée, s'écria Marius; mais, puisque vous m'y poussez, je vous dis ce que je comptais toujours garder au fond de mon âme. Je suis un pauvre garçon qui vous aime de toutes ses forces et de tout son cœur depuis le premier jour où il vous a vue, là, à cette même place, parée de toutes les grâces de vos seize ans. Oui, je vous aime, mademoiselle, et je sens que si je ne suis encore, comme je vous le disais, qu'un pauvre garçon très-impuisant, c'est parce que je suis seul, isolé, perdu dans la société; mais je me sentirais de force à tout entreprendre si vous vouliez me donner un peu d'espoir.

— Espérez donc... un peu, murmura la Rose d'Antibes, emportée sans doute malgré elle un peu plus loin qu'elle ne l'aurait voulu.

— Vous n'avez dit d'espérer, poursuivit Marius transporté. Ah! je suis plus fort qu'Archimède maintenant, car j'ai trouvé un point d'appui, je puis soulever le monde!

En prononçant cette phrase emphatique, dont nous demandons pardon à nos lectrices pour notre jeune docteur, Marius avait levé les bras avec un geste d'athlète d'une telle puissance que son vieil habit noir craqua tout à coup dans l'emmanchure.

— En attendant que vous souleviez le monde, vous commencez par déchirer votre habit, dit Aurore en lui montrant l'ouverture béante.

Marius pétrifié regardait sans baisser le bras.

— Oh! fit-il.

— Vous voilà tout justement comme votre homonyme Marius sur les ruines de Carthage, dit la Rose d'Antibes en riant aux éclats de la mine confusonnée du jeune docteur.

— Admirable matière à mettre en vers latins! reprit enfin Marius avec une emphase comique.

— Allons, aux grands maux les grands remèdes, dit Aurore, qui riait toujours du meilleur de son cœur, quittez votre habit et donnez-moi que j'y fasse une reprise perdue.

— Perdue! mademoiselle, vous dites perdue! Mais je vous déclare que la reprise ne sera perdue ni pour lui ni pour moi, dit Marius en ôtant son habit.

— Monsieur Marius, dit Aurore en réparant avec une simplicité antique le dégât commis par le bouillant jeune homme, voulez-vous me permettre de vous faire une observation, et... quoique je n'y aie guère de droits, de vous adresser un conseil ?

— Si je vous permets!... répondit Marius, qui depuis un quart d'heure nageait en plein empyrée, parlez, mademoiselle, parlez.

— Monsieur Marius, continua la Rose d'Antibes sans lever les yeux, personne n'aime et n'admire plus que moi la charité; cependant mettez-y de la modération si vous ne voulez pas que pendant toute votre vie, la gêne, la pauvreté, peut-être même la misère...

Le bouillant jeune homme ne put s'empêcher d'interrompre sa bien-aimée :

— La misère! la pauvreté! s'écria-t-il. Vous me parlez de misère et de pauvreté, à moi que vous venez de faire plus riche que tous les nababs de l'Indoustan. Est-ce qu'on est pauvre, quand une voix d'or vous a dit : Espérez! Est-ce qu'on est misérable quand l'amour gazouille au fond de nos cœurs ? Ah! ceux que je plains ce ne sont pas les jeunes. Ils ont pour eux le soleil, ils ont pour eux le printemps, ils ont les oiseaux du ciel et les fleurs de la terre, tout ce qui est jeune comme eux épèle comme eux la douce chanson d'amour. Non, ceux que je plains, ce ne sont pas les jeunes, ce sont les vieux, ceux dont l'âge et le malheur ont glacé les sens, ceux qui ont vu leurs illusions tomber une à une dans l'ornière du passé, comme en novembre les feuilles tombent des arbres au revers de la route. Ah! pour ceux-là, je sens mon cœur plein d'une ineffable pitié.

— C'est pour ceux-là que nous allons travailler ensemble, dit la Rose d'Antibes d'une voix attendrie.

— De tout mon cœur et de toutes mes forces.

— Monsieur Marius, continua la jeune fille avec une certaine solennité, vous savez que mon cher et bien-aimé père n'a pas d'autre volonté que la mienne. Je crois donc pouvoir vous dire, et sauf sa ratification : Voici ma main. A dater de cette heure, je suis votre fiancée. De ce moment, Aurore Cochard vous confie l'honneur de son nom.

Trop ému pour répondre à l'instant, Marius étendit d'abord la main comme pour prêter serment, puis il dit avec une émotion que sa voix trahissait :

— Vous pouvez remettre votre honneur en des mains plus vaillantes peut-être, mais non pas plus dévouées.

VII

Ce jour-là, M. Leroux arriva à son bureau à la mairie dans un état d'excitation qui ne lui était pas habituel. Il commença par garder sa belle redingote de drap d'Elbeuf pendant tout le temps qu'il siégea dans l'édifice municipal; il oublia même de mettre ses manches de lustrine; à chaque instant sa plume craquait d'une abominable façon, et M. Leroux essayait les verres de ses lunettes bleues sans parvenir à y voir plus clair. M. Leroux confondait les registres, ne reconnaissait plus les numéros des casiers, prenait un acte de mariage pour un certificat d'inscription électorale, et enfin, abomination de la désolation! faillit inscrire un nouveau-né sur le registre des décès, ce qui eût pu avoir les conséquences les plus graves pour le bambin qui venait de faire son entrée dans la vie ce jour-là même où le pauvre secrétaire de la mairie se trouvait par exception le plus distrait des hommes.

Ce qui jetait M. Leroux dans un pareil trouble, c'était une lettre de son fils qu'il avait reçue le matin même.

Voici quelle était cette lettre :

« Mon cher père,

« Te souviens-tu du jour où je remportais le prix d'honneur au lycée de Toulon ? Ce jour-là, mon bon père, j'étais bien fier et toi bien heureux. Tu m'avais embrassé en pleurant et tu m'avais dit :

« — Maintenant, mon garçon, l'avenir est ouvert grand devant toi, tu peux prétendre à tout. »

« Et je te souriais, et j'avais foi en ta parole, à toi qui ne m'avais jamais trompé. Il y a bientôt treize ans de cela, mon cher père. Tu t'es saigné aux quatre veines pour me faire faire mon droit. De mon côté, j'ai travaillé comme un nègre, sans merci ni relâche, mangeant galement le pain sec de la pauvreté, plein de confiance dans l'avenir que tu m'avais prêté. Aujourd'hui, j'ai trente ans, je gagne 300 francs par mois comme maître clerc chez M^r Rolland, avoué, rue Sainte-Anne, à Paris, et selon toute probabilité, à moins de quelque événement heureux, j'ai conquis mon bâton de maréchal. Maître clerc je suis, maître clerc je resterai toute ma vie.

« Eh bien, mon cher père, ce n'est pas là une perspective qui me sourie. Je suis trop jeune encore pour me désespérer et jeter le manche après la cognée. *Go ahead!* en avant! comme disent les Américains, et puisque la fortune ne vient pas à nous, mettons-nous en mesure de la prendre d'assaut à la première occasion qui se présentera.

« Or, mon cher père, cette occasion que je guette déjà depuis plus d'une année avec la patience d'un chasseur à l'affût, je crois qu'elle est là sous ma main.

« Je ne te l'ai pas laissé ignorer, mon patron, M^r Rolland, est un homme de plaisir, fort d'espenser, et je l'ai dit

bien des fois que je craignais de le voir marcher à quelque catastrophe.

« Mes prévisions se sont réalisées. Hier, M^e Rolland m'a appelé dans son cabinet. Il m'a avoué que par suite de fausses spéculations (traduction libre : pour avoir mené la vie à trop grandes guides), il se trouvait dans une gêne considérable et obligé de vendre sa charge.

« — Vous savez ce qu'est l'étude, me dit mon patron, et n'ignorez pas que je la donne en n'en demandant que 200,000 francs. »

« Et, la main sur la conscience, mon patron a raison. Un homme actif, instruit, intelligent, — et n'ai-je pas le droit de dire que je suis tout cela ? — peut vivre honorablement, payer les intérêts des 200,000 francs qu'il emprunterait, et s'en libérer en dix années pour peu qu'il inspire confiance. L'étude de mon patron rapporte annuellement entre ses mains de 20 à 25,000 francs; mais je crois qu'entre les miennes elle en vaudrait de 40 à 50,000. Mon patron, dans l'état embarrassé de ses affaires, ne peut traiter qu'échec sur table. Trouve donc la somme nécessaire, mon cher père, et je crois pouvoir jurer qu'elle sera remboursée avant dix ans.

« Maintenant, mon bon père, que je t'ai confié mes projets, voyons à qui tu pourrais t'adresser pour leur réalisation. Tes deux vieux amis, M. Ricard et le docteur Cochar, peuvent tous deux faire cette affaire qui, après tout, ne présente pas de chances bien aléatoires. Le vieux Ricard ne comprendra rien à ce que tu lui diras, sinon qu'il doit se désaisir de 200,000 francs, et il est probable qu'il reculera devant une opération dont les chances, en admettant qu'elles fussent mauvaises, pourraient englober une partie de sa fortune. Voilà, je le crains, ce que se dira ce vieillard pusillanime, à courte vue. (Tu vois que le successeur présumé de M^e Rolland est gai, le voilà qui fait des jeux de mots.)

« Mais si tu échoues près de Ricard, parce qu'il ne comprendra pas, il n'en est pas de même avec le docteur Cochar. Ici nous avons affaire à une intelligence hors ligne. De plus le docteur a une fortune qui, sans être colossale, est assez solidement établie pour qu'un prêt de 200,000 francs ne lui cause aucun souci. Là, toutes les probabilités sont donc pour nous.

« D'ailleurs, une idée me traverse à l'instant l'esprit. Le docteur n'a-t-il pas une fille qui doit être à peu près en âge de se marier ? Pourquoi n'en ferions-nous pas la femme de M^e Edmond Leroux, avoué près le tribunal de première instance de Paris ? La petite personne serait sans doute flattée de la perspective de quitter sa monotone vie de province, pour venir à Paris mener le train d'une femme du monde. Songes-y, mon cher père, je crois qu'il y a là une idée.

« Mets les fers au feu à l'instant, nous sommes pressés. Mon patron, qui dans toute cette affaire a été parfait pour moi, me donne un congé de quinze jours pour aller à la chasse aux billets de 1,000 francs. Jusqu'à mon retour à Paris, il ne fera d'ouverture à personne. Hâte-toi donc, cher père. J'ai encore besoin de quarante-huit heures pour initier mon second clerc aux affaires courantes, après quoi je prends la malle-poste et vais à Antibes combattre à tes côtés.

« Dans trois jours au plus tard, je t'embrasserai donc, et nous aviserons ensemble aux moyens à employer pour que le maître clerc de mon patron puisse bientôt s'appeler M^e Edmond Leroux.

« Espoir et courage, mon bon père, tu quitteras bientôt cette affreuse mairie d'Antibes pour venir ici à Paris près de

« Ton fils qui t'aime,

EDMOND LEROUX »

Cette lettre, après tout, en faisant la part de l'aplomb que devait essayer de prendre et de la sécheresse qu'affichait un futur avoué qui jouait son va-tout dans une aussi grande partie, cette lettre était d'un brave et digne garçon. Jamais celui qui l'avait écrite n'avait bronché un instant dans la route de l'honneur qu'il avait constamment suivie, il avait toujours marché droit, ayant devant lui son but constant : le devoir ! Aussi l'épître d'Edmond Leroux causait-elle à son père la seule émotion douce qu'il eût connue depuis bien des années. Le secrétaire de la mairie se trouvait tout à coup reporté au jour que son fils lui rappelait si opportunément dans sa lettre, au jour où il avait placé de ses mains sur la tête du lauréat la couronne de prix d'honneur de rhétorique du lycée de Toulon.

Il y avait treize années de cela, et jetant sur ces treize années écoulées un regard mélancolique, M. Leroux était comme le laboureur assis au bord de son champ où une large moisson promettait naguère une récompense à ses efforts et que quelque fléau du ciel aurait ravagé en une seule nuit !

Pendant ces treize années, M. Leroux avait eu bien des heures de sombre découragement, d'amer désespoir, en voyant l'insuccès prolongé des constants labours de son fils. Mais à cette heure, tout était oublié. Deux larmes humectèrent ses yeux si longtemps secs : cet homme venait de ressentir ce frissonnement intérieur qui est la récompense accordée par Dieu à ceux qui ne l'oublient ni ne le méconnaissent.

Et depuis treize années, cet homme, confiné dans ses rancunes contre la mauvaise fortune, était demeuré dur, impénétrable, fermé à tout sentiment tendre ou affectueux.

(A suivre.)

ÉDOUARD DIDIER.

Pour les étrennes littéraires et artistiques, nous recommandons la *Mosaïque*, dont l'annonce est sur notre couverture.

LES MENUS DE LA SAISON

Décembre.

MENU D'UN DINER DE 10 A 12 PERSONNES.

Potage fausse tortue.

Bouchées à la reine.

Bar sauce crevettes.

Gigot de chevreuil rôti, sauce poivrée.

Poularde rôtie.

Choux de Bruxelles au beurre.

Croquettes de marrons à la vanille.

Les croquettes de marrons à la vanille. — De la purée de marrons peu consistante, sucrée, vanillée, finie avec beurre et jaunes d'œufs, mise à refroidir, puis distribuée en parties d'égal grosseur, roulées d'abord en bouchon et légèrement aplaties ensuite, constituées ces croquettes, qui, passées aux œufs battus et panées, sont mises à frire de belle couleur; égouttées, essuyées, masquées avec une glace cuite; séchées un instant sous un four de campagne, puis dressées en buisson et servies.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Dans le but d'être agréable à sa nombreuse clientèle, la maison de Plumet, 33, rue Vivienne, vient de modifier son charmant corset sultane, pour lequel elle a remporté la médaille de mérite à l'Exposition de Vienne.

Cette modification était devenue indispensable par la nouvelle mode des robes à longues tailles. Ce corset, d'une coquetterie toute parisienne, est fait en coutil fin, bordé dans le bas de soie ou de peluche blanche, et le haut est orné d'une double valenciennes, avec ruban de couleur servant de transparent, et terminé sur le devant par un nœud de ruban soie.

Afin que ce corset soit connu et apprécié rapidement par sa nombreuse clientèle, M. de Plumet l'offre au prix de 15 francs, rendu franco pour la France seulement, pendant les mois de décembre et janvier. Passé ce délai, il ne sera plus vendu qu'à son prix réel de 30 francs.

Pour l'étranger et les colonies, le port en plus. Pour obtenir ce corset, il suffit d'adresser ses mesures à M. de Plumet. Mesures prises sur la robe, accompagnées d'un bon de poste de 15 francs.

Pour les costumes de ville une simple tournure peut toujours suffire.

Il n'en est pas de même dans les bals et soirées. Une robe qui ne serait pas ample et gracieusement soutenue à l'arrière perdrait toute sa beauté et ferait perdre à toute la toilette son prestige, quelle que soit d'ailleurs sa richesse.

Aussi est-ce bien aujourd'hui le moment de rappeler l'heureux perfectionnement apporté par M. Guelle, 33, boulevard Saint-Martin, dans les jupons et tournures.

La jupe articulée, dont il est l'inventeur, soutient certainement le mieux en arrière les robes les plus lourdes.

Elle est souple, légère et d'un nettoyage facile. Sans qu'on puisse soupçonner sa présence, elle fait admirablement valoir une toilette élégante et lui donne une grâce exceptionnelle.

Les hanches sont si bien effacées, la traine se développe avec tant de grâce et de naturel, que la taille semble plus svelte, plus mince, plus élancée.

Au bal, en ville, en voiture, partout on apprécie ses avantages. Véritable jupe de grande dame, elle donne un suprême cachet d'élégance et de distinction.

La *sève japonaise* est une lotion d'une odeur agréable dont l'action sur le cuir chevelu a une influence bienfaisante incontestable; non seulement son usage journalier arrête la chute des cheveux, mais encore prévient leur décoloration. En ayant soin de se servir de la *sève japonaise* deux fois par jour on est certain d'obtenir ce double résultat. Ajouter qu'elle active aussi la croissance de la chevelure, qu'elle l'assouplit et lui donne un brillant magnifique, c'est prouver que cette lotion est sans rivale. La *sève japonaise* se trouve chez M. Viard, 2, place du Palais-Royal.

La maison A. Rodien a eu l'honneur de fournir à l'Impératrice de Russie plusieurs éventails que Sa Majesté a daigné choisir Elle-même parmi les œuvres si éminemment artistiques de M^{lle} Marie Bonheur Calamatta et de M. Rudaux.

Depuis trente années, le D^r Fattet s'est livré à de scientifiques recherches dans l'art dentaire.

Par un système nouveau, ses dents et dentiers s'appliquent à la bouche sans crochets ni ressorts, et sans aucune opération. 255, rue Saint-Honoré, Paris.

M. et M^{lle} BLOT-DESMILLY, artistes des salons Erard, Herz et Pleyel, ont l'honneur de prévenir les lectrices de la *Revue de la Mode* qu'ils donnent, pour la somme de 50 fr., des soirées artistiques, composées du programme suivant : 1^{re} PARTIE : ROMANCE chantée par M^{lle} Blot-Desmilly; POÉSIE dite par M. Blot-Desmilly; CHANSONNETTE chantée par M^{lle} Blot-Desmilly; CHANSONNETTE chantée par M. Blot-Desmilly. 2^e PARTIE : Un proverbe en un acte, joué par M. et M^{lle} Blot-Desmilly.

Pour la province, le prix de la soirée est de 100 fr., les frais de voyage en sus. Pour prendre date, écrire à M. Blot-Desmilly, 31, faubourg Montmartre, Paris.

Fureur du jour : *Potte de velours!* valse, *Soupir et Baiser*, *Fraises au champagne*, *Pizza d'amore*, pour CHANT.

PETITE CORRESPONDANCE

M^{lle} A. J., à Meilhan. — Nous donnerons de nouveaux dessins; mais si vous ne pouvez attendre, adressez vous à la maison qui nous a donné ce modèle et dont le nom se trouve dans le journal.

M^{lle} L. de G. — La frivolité est démodée, et ce dessin ne saurait être utile à plusieurs abonnées; nous vous donnerons un modèle en lacet Renaissance, si vous le désirez.

M^{lle} E. C., à Béziers. — Il nous est impossible d'envoyer des échantillons, l'administration ne pouvant se charger des commissions des abonnées de la *Revue*.

M^{lle} J. V., Saint-Maudé. — Au bord d'une rotonde en drap, le ne vois de possible qu'une bande de fourrure. Le biais d'une robe à traine se trouve dans le bas; on l'obtient en laissant dépasser les lés et en arrondissant ensuite. On monte la jupe tout à plat, jusqu'après les hanches, et on fait, soit trois gros plis par derrière, soit un gros pli quadruple.

J. B. — Si vous mettez votre vêtement bordé de zibeline avec votre tunique en sicilienne, il ne faut pas, en effet, la garnir de plumes. Je vous conseille pour ce vêtement une variante du paletot Louis XV avec grandes manches fendues et tombant carrément. Les vêtements de velours doivent être ajustés et non flottants; c'est pour cela que je ne parle pas d'un dolman. Les galons brochés acier sur vigogne rendront votre robe impossible à porter à pied. Je vous conseille des biais de velours tramé du même gris que l'étoffe ou noir. Essayez, pour cette robe, de la tunique boutonnée derrière, ou bien faites un tablier noué par un nœud de velours, corsage ouvrant avec manches de velours; ces cols se trouvent partout. Vous avez raison de compter sur mon désir de vous être agréable. Merci pour vos gracieux éloges.

M^{lle} L., à Sas. — Vous aurez ce modèle, mais il faut un peu de temps. Si vous désirez le patron tout de suite, ou vous l'enverra decoupé contre 1 fr. 50 c. en timbres-poste.

Évian-les-Bains. — Les demandes de chiffres se multiplient à l'infini. Nous allons donner une série d'alphabets qui satisferont au moins un certain nombre d'abonnées à la fois.

M^{lle} T. S., Saint-Séverin. — Vous avez dû recevoir la gravure. Le ruban qu'il faut est du ruban de faille ordinaire à gros grain, ou des biais de faille.

Thiers. — Impossible de faire dessiner et graver un dessin dans un temps aussi court; mille regrets.

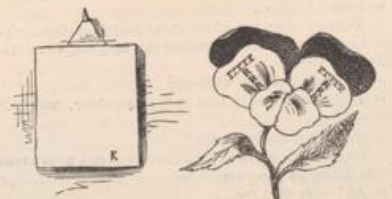
M^{lle} M. C. — A de jeunes enfants, on donne des joujoux, pontons, bébés, il en est à tout prix, ou des albums d'images coloriées. Dans mon avant-dernier courrier, je répondais d'avance à quelques-unes de vos questions. A votre sœur, offrez une *fantaisie* qu'elle n'aît pas, et cela vous est facile surtout si votre amie, au contraire, faites un cadeau utile, objet de ménage ou de toilette, petit meuble, jardinière ou bien une parure, une boîte de cravates, etc., etc.; tout dépend, du reste, de la façon dont on donne.

Une abonnée. — Je vous répondrai plus longuement dans le prochain numéro. Si vous désirez une réponse particulière plus prompt, envoyez-moi votre adresse.

Une abonnée. — Nous donnerons prochainement une dentelle au crochet telle que vous la désirez. Les bandes de soie pour le couvre-pied seront plus élégantes, à moins que vous ne brodiez la baïste en broderie anglaise, et que vous ne doubliez toute la couverture en soie, s'harmonisant de couleur avec l'ameublement de la chambre.

M. DE S.

RÉBUS



Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.